

lutte lutte Peuple en Peuple en



UN MOZAMBIQUE NOUVEAU SE CONSTRUIT

A l'occasion de la création de l'organisation de la jeunesse mozambicaine, du 29 novembre au 3 décembre, nous avons rencontré Michel S., directeur de la revue *Mozambique Information*, et Guida Salazar, mozambicaine membre du FRELIMO. Ils rendent compte tout d'abord de la lutte qu'a menée le peuple mozambicain contre le colonialisme portugais, comment sont apparues et se sont affrontées au cours de la lutte deux lignes représentant deux intérêts de classe opposés ; de cette lutte qui a traversé et traverse encore le FRELIMO, ils nous racontent comment la voie révolutionnaire l'a finalement emporté. Ce récit vivant nous raconte comment le peuple mozambicain a prolongé sa lutte anti-coloniale en une lutte révolutionnaire. Dans la construction de la nouvelle société au Mozambique, Guida, qui enseigne là-bas, nous explique que la jeunesse a un rôle important, qu'elle s'éduque et se transforme en résolvant les contradictions issues du colonialisme, aux côtés de la classe ouvrière et des masses paysannes.

Après la création, le 25 juin 1962, du FRELIMO, la lutte armée se déclenche le 25 septembre 1964.

En décembre 1972, une offensive généralisée marque un pas décisif dans la progression du FRELIMO, et contribue de façon importante à la chute du régime fasciste au Portugal.

Peu de temps après s'ouvrent les négociations.

MICHEL : LE 7 septembre sont signés les accords de Lusaka, qui aboutissent aux décisions suivantes : le 25 juin 1975, le Mozambique sera indépendant, et les troupes portugaises quitteront définitivement le pays ; une période de transition s'ouvre donc, à partir du 25 septembre 1974, avec un gouvernement mixte.

GUIDA : Le 7 septembre, le jour même des accords, des mouvements réactionnaires, camouflant les résultats des accords, essaient de mettre en place un gouvernement raciste, à la rhodésienne ; Spinoza envoie un nouveau régiment.

Mais, à ce moment-là, les armées du Frelimo avancent sur Maputo.

MICHEL : Dans le gouvernement mixte, où se trouvent des Portugais et des Mozambicains, le Premier Ministre fait partie de la direction du FRELIMO.

Les tâches de ce gouvernement sont les suivantes :

- Remettre le pays aux mozambicains.
- Organiser le départ de l'armée portugaise.

Mais il doit aussi contribuer à étendre le pouvoir du Frelimo, c'est pourquoi Samora Machel et Marcelino Do Santos font durant cette période un travail politique à l'intérieur du Frelimo, et non pas dans l'État.

MICHEL : Le 25 juin 1975, c'est l'indépendance du Mozambique. La première session du Conseil des Ministres, début juillet, organise les tâches des différents ministres.

Le 24 juillet, sont annoncées une série de mesures de nationalisations.

- Concernant l'école, qui était autrefois partagée entre la Mission catholique, pour le secondaire des écoles non officielles réservées à la grande bourgeoisie, et quelques collèges de l'État.

- Concernant la santé, suppression de la chirurgie, de la médecine privée.

- Concernant les pompes funèbres, abolition du «Commerce de la mort» : les gens misérables attachent une grande importance à leur enterrement.

- Concernant la justice disparition des avocats privés.

Le 3 février, tous les immeubles locatifs, et les terrains, passent sous contrôle de l'État.

GUIDA : C'est très important que tous les immeubles passent sous contrôle de l'État, car par exemple dans les bidonvilles, des Noirs en louaient, faisaient du commerce, exploitaient d'autres Noirs, et devenaient hostiles au Frelimo.

C'est un exemple qui montre bien que finalement, le racisme est une affaire de classes.

En février 1976, se tient la 8^e session du Comité Central du Frelimo, qui présente une analyse de classe du Mozambique après l'indépendance :

- La bourgeoisie coloniale, après les mesures prises par le Frelimo, est en perte de vitesse, en voie de désagrégation.

- Mais la petite et moyenne bourgeoisie, qui se sont formées pendant la dernière période du colonialisme, et présentent la relève formée par les Portugais, sont le danger principal ; cette partie de la bourgeoisie a participé à la lutte pour l'indépendance, et pensait se garder des places.

Ces gens n'ont pas de base économique réelle.

- La classe ouvrière, présente surtout dans le Sud du pays et notamment dans la capitale du pays, Maputo (75% de la classe ouvrière), n'a pas de tradition de lutte, et les seuls syndicats étaient des syndicats fascistes, créés du temps des Portugais, et qui étaient réservés aux Blancs. Profitant donc d'une conscience politique assez faible, les Portugais ont essayé de trouver dans cette classe un allié, par le biais des négociations salariales.

Pour le Frelimo, une des tâches principales a donc été l'élévation du niveau de conscience de la classe ouvrière, en organisant la classe ouvrière et la classe paysanne dans la lutte contre la petite bourgeoisie et contre l'impérialisme. Un des enjeux était la destruction de l'appareil d'État, puis la création d'un nouveau pouvoir.

MICHEL : Après le 25 septembre 1977, il y a eu la création d'une assemblée populaire, et élection d'une assemblée du peuple à tous les niveaux. Ces élections viennent d'ailleurs de se terminer (4 décembre 1977). La participation populaire — les élections ont eu lieu dans les moindres villages — a été très importante, dépassant même les espérances de la direction du Frelimo.

Il faut noter que certains candidats proposés par le Frelimo, ont été rejetés par le peuple, parce que corrompus, ou appartenants à des organisations clandestines réactionnaires.

Du 29 novembre au 3 décembre 1977, est créée l'organisation de jeunesse.

GUIDA : Cette création de l'organisation de jeunesse est l'aboutissement d'un processus lancé le 16 décembre 1976, par un discours de Samora Machel.

L'organisation de jeunesse est une organisation de masse, tout comme l'organisation des femmes, ou les nouveaux syndicats ; tout le monde, au Mozambique, doit être organisé dans les organisations de masse.

La jeunesse a participé à la lutte, au travail clandestin, et nous constatons que l'organisation de jeunesse répond aux intérêts du peuple.

Nous constatons des grandes divisions, aussi bien dans la jeunesse des campagnes que dans la jeunesse des villes.

Dans les villes, le colonialisme avait apporté ses vices : ainsi, à Maputo, il circulait beaucoup de drogue chez les jeunes qui étudiaient ; le colonialisme voulait détruire «ceux qui pensent», qui pouvaient servir plus tard.

De même, on constatait une conception de l'amour, des relations décadentes transmises par le colonialisme : la prostitution, payée ou pas, détruisait les jeunes.

Les jeunes ont pris eux-mêmes conscience qu'ils se détruisaient, mais ils ont vu que seuls, ils étaient incapables de faire face.

Dans les campagnes, c'était un peu le phénomène inverse : c'était les vieux qui connaissaient tout, et les jeunes et les femmes étaient laissés de côté.

C'est un exemple de contradiction existant au sein de la jeunesse.

Une autre concernant par exemple le type d'études à mettre en place : allions-nous permettre d'étudier à ceux qui le pouvaient — or beaucoup ne le pouvaient pas pour des raisons matérielles —, et former ainsi un groupe élitiste, ou bien former une jeunesse qui va défendre les intérêts du peuple.

Ou encore, nous devons résoudre les problèmes qui se posaient sur le plan sexuel : leur vie sexuelle commençait par des rites d'initiation, qui les traumatisaient car ils étaient faits très tôt : 8 à 9 ans pour les filles.

La position du Frelimo est très claire à ce sujet : il vise à la suppression de ces rites, ce qui n'est pas facile, car les parents commencent les rites parfois dès 6 ans, avant l'école.

Tout ceci demande donc un grand travail d'éducation de la jeunesse.

Mais surtout, la jeunesse prend conscience de la nécessité d'une organisation pour résoudre les problèmes et les problèmes ne sont pas encore résolus aujourd'hui.

Je suis professeur de biologie, et donc particulièrement en contact avec les jeunes : j'ai pu constater que la jeunesse a très bien répondu à l'appel du Frelimo, qu'elle est capable de s'organiser au niveau de tout le pays.

Les contradictions entre les jeunes des villes et jeunes des campagnes vont être résolues par exemple en faisant des échanges d'expériences : la liaison entre les deux est déjà très étroite.

Par exemple, dans les écoles de la ville, nous pensons qu'il faut sortir des écoles et aller travailler dans la population à la campagne, qui forme la majorité de la population totale.

Il faut lier également les écoles aux usines : par exemple, les jeunes font un travail pratique dans les usines ; et les ouvriers veulent savoir ce que les élèves apprennent, quel en est l'intérêt pour eux. Mieux, les jeunes participent à des réunions de Conseils d'ateliers, avec les ouvriers. Parallèlement, il y a dans les usines, un effort d'éducation (alphabétisation, formation...). Dans les villages, il y a école dans la journée, plus des cours le soir pour les paysans.

En octobre - novembre - décembre 1977, les ministres sont allés travailler dans les écoles, pour savoir quels problèmes exactement se posaient. Les étudiants leur ont fait savoir que les ouvriers leur avaient demandé à venir dans les écoles.

Or, le séminaire d'étude pédagogique en est arrivé à cette même conclusion.

Dans les écoles, la direction est encore souvent petite-bourgeoise, et elle interprète les directives du Parti : ils ne veulent pas changer, alors que l'école veut se révolutionner.

C'est pourquoi nous constatons qu'il est nécessaire que les ouvriers contrôlent l'école.



Quels sont les problèmes de la jeunesse au Mozambique ?

Entretien (Extraits) avec Alcinda Antonio Abreu,

du Secrétariat National de l'Organisation de la Jeunesse Mozambicaine, publié dans *Mozambique Information*

La jeunesse vit des problèmes qui reflètent l'ensemble des problèmes de la nation. Nous pouvons dire que notre situation est celle d'un pays colonisé, d'un pays sous-développé, avec de grandes usines, dont beaucoup sont encore aux mains de capitalistes privés, et dans lesquelles les ouvriers vivent dans une condition d'exploités.

Dans les villes, à Maputo en particulier, on trouve de belles constructions, l'électricité, etc. Mais les ouvriers et la jeunesse ouvrière sont encore exploités. Les jeunes viennent souvent dans les villes à la recherche de meilleures conditions, de la «belle vie». Mais qu'est-ce qu'ils y trouvent ? Le chômage, un ensemble de vices qui subsistent, les tares propres à la situation de pourriture de la société capitaliste, comme la drogue, la prostitution, l'alcoolisme, la promiscuité sexuelle, des modes vestimentaires aux tendances étrangères au peuple mozambicain et ayant pour objectif l'aliénation culturelle. C'est dans les villes qu'est répandue l'idée colonialiste qu'il y a des races supérieures et des races inférieures, qu'il y a ceux qui peuvent vivre bien et les autres qui doivent être exploités, dominés, massacrés. Cette situation est présentée comme une condition naturelle. Toute cette idéologie est inculquée à l'école qui fait une séparation entre les bons — dont la vocation est de dominer — et les mauvais — faits pour être dominés. L'idéologie bourgeoise, comme par exemple les problèmes d'imitation de la mode des pays occidentaux, est profondément implantée dans les écoles des villes. Vous l'avez vu. Mais les modes n'existent pas seulement de manière visible. Elles vivent surtout dans la tête des gens. Il faut dire que peu de temps s'est écoulé depuis l'Indépendance et qu'on ne peut pas liquider cet héritage du colonialisme du jour au lendemain.